

Catherine Anne Laranjo

VOUS LIRE VOUS DIRE

En attendant l'atelier où nous fabriquer
Je m'assois au rez-de-chaussée je fais les mots croisés
du journal d'une bibliothèque

Un employé m'arrête la voix dure la voix sèche
La voix comme une armée
Il dit qu'est-ce vous faites est-ce que c'est à vous le journal alors pourquoi vous écrivez
dedans et sa voix monte graduellement
Il arrache le papier de la manche de mon banc (le banc est dénudé) je dis je suis désolée je
ne savais pas il dit ben c'est-tu à toi (en vrai je ne sais pas) il dit c'est comme écrire dans un
livre (justement : je les noircis tous)

Je suis mal
C'est rien je sais mais j'ai de l'air dans le cœur
Je suis la petite fille à qui on avait dit t'as la tête dure et qui avait instinctivement tâté son
crâne pour voir
Je regarde autour cherche un regard où me reposer la fracture
Deux hommes lisent eux aussi des journaux, l'un dit qu'il n'a jamais vu ça l'autre lève l'œil
pour encore me punir
C't'une question de principe
Ça t'appartient pas

*

Une utopie nécessaire sur la table basse
trois DVDs sur la cuisse
une revue nécrologique très près du visage
Les cycles partagés dans la vraie vie
ça recommence mieux

Un homme a retiré ses chaussures
pour lire le journal *Métro*
qui titre *we have lost a star*
et un voisin est avec *The inventive revolutionaries*, sur la page glacée on dirait Marty dans
Back to the future

Déjà je m'égare

Encore un qui enlève ses souliers
pour lire de l'archéologie
Je dois me cacher pour le dire et j'échappe la femme qui entre dans les albums
Elle hésite penche vers l'avant, elle non plus
Pas de bas.

Tout le monde se déleste pour se mettre les deux yeux dans le monde
Leurs petits pieds mauves rouges rayés pointus sales
moutonneux
M'obsèdent
Leurs palmes tordues leurs arches froissées s'étendent
Des rais de lumière leur dorent les orteils
J'essaie de me remettre aux titres je suis à côté de la consigne

Je viens ici depuis des années les gardiens m'ont moi aussi souvent sommée de me
rechausser

Ma phrase de marde du jour : « c'est une question de principe »

La femme où je me suis assise

(sais-tu si je me suis assise dedans ou dessus)

Porte ses lèvres rouges

Son gilet couché sur la manche rouge

Ses bottes de randonnée rouges, retirées, tout près.

Elle porte soixante-dix ans et une monture de lunettes assorties à mon âge

Elle lit *Une famille toxique* et la range dans son petit panier de course quand je la regarde

Je dois

me cacher pour me reconnaître

Je suis dans ma journée d'haïsme

J'haïs le métier de détective pourquoi m'effacer pourquoi prétendre ne pas vous aimer

(savez-vous que tout ce que vous lisez vient du carnet d'une voyageuse

qui un jour vous a fait vous enfuir)

Devant une couette où des bouts manquent

des mains tiennent la figure d'un corbeau

Un homme-oiseau lit une revue de science

Protégez-vous mais pas trop

(Vous dans les estrades savez-vous

que j'ai été vous il y a neuf ans

quand j'ai changé l'amour de chambre quand j'ai aimé mon père rajeuni quand je suis

tombée de longs cheveux blonds

Il allait devenir médecin il m'aimait pour mes histoires il écrivait les siennes sur la tranche
de mon dos, je l'ai revu à la piscine un été, il n'a su que dire : ça fait longtemps, han.)

Ça ne fait pas. Longtemps. Aujourd'hui
Un homme tourne les pages sans arrêt
En me regardant

L'autre lit un périodique de soccer
et porte une tuque des Canadiens
National Geographic et *In Style* sur la bordure tout près
ont pas rapport mais font l'amour pareil.

Une femme lit une revue intitulée
La Revue
Je tombe sur
Écrire le genre
Si c'est pas la danse je vois pas ce que c'est il est où le maudit principe à marde là-dedans.

Un homme cherche sur l'écran de sa tablette
l'endroit où appuyer pour passer à la prochaine *slide*
avant de comprendre qu'on peut
toucher n'importe où pour se suivre

Je passe les yeux au-delà de ton épaule
derrière ta petite chemise de flanelle
tu me touches comme ton index les sous-titres

(estie j'arrive dans la section des pupitres)
(ah fiou deux femmes parlent le slang espagnol déjà plus lousse
et derrière moi, un pas)

Un garçon s'est assis sur un tabouret chercheur
une encyclopédie à la main

Il ne bouge pas il se demande s'il a assez de corps pour transporter le savoir jusqu'à la maison

I can relate

(m'émeut toujours
quand tomber sur un qui
s'en va emprunter)

Et le petit tas de livres près du coude
comme des roches dans une poche de fin d'après-midi
mais libres

Si je ne montais pas encore l'escalier jamais ne verrais
que tu ne t'adresses ne t'expliques ne gesticules pas au livre que tu tiens mais
à la femme cachée derrière

(tout de suite envie de redescendre reprendre le temps de me mêler, de mal voir mieux)

J'arrête pus de *spotter* les Indiens
C'est là où je vais bientôt et je vois d'ici l'enseigne d'une librairie
Son gros lettrage blanc me parle il dit à louer et je comprends qu'il faut s'adresser aux
montgolfières pour emprunter la maison

Dans les fauteuils bleus une fille fabrique un petit *sleeping bag* pour ses jambes, ses pieds
pointent au bout
Entre elle et son *travelling buddy* se tient la pile d'un feu de camp de livres
qu'ils mangent grillés au bout du bois.

Sur l'écran d'un ordinateur ça demande ce qu'on veut :
continuer le service

ralentir le service

arrêter.

Une femme

La Plèbe

presque autant de notes que le livre donne de pages

Si je reste assez longtemps j'assiste

au démêlage de ses petits cheveux blancs

à l'aide d'un peigne léopard

Je vais à la toilette

ne salue pas l'autre participante à l'atelier

Pas le temps de m'associer à autre chose qu'aux étrangers

L'espace entre le haut des livres et la part de votre visage est mince

Il faut m'y pencher et je le fais

Je cherche l'heure et m'insère dans l'allée des albums africains

(évidemment moi chercher le temps où il n'est pas)

L'organisateur de l'atelier passe il s'est détaché les cheveux et y joue m'en fous m'en fous
pour une fois m'en fous je suis occupée à la contrée sauvage

Deux grandes ailes de poil dans le dos d'un photocopieur

que j'ai envie de prendre

Penses-tu que le futur est dans le prêt de petits mondes coincés entre deux cartons (Charles
Sagalane m'a dit aujourd'hui qu'un petit monde ça n'existe pas)

Penses-tu que l'avenir est dans le prêt de ces corps qui se sont tenus et assis là, qui ont battu
et défriché et adouci les chemins transparents des rayons

On m'a demandé d'imaginer je ne fais que noter noter toujours noter

Je vous annote je remplis mes marges de vos souliers abandonnés je sursature de présences
je vois mon fil rouge dans votre foulard votre manche d'anorak votre dos de cellulaire vos
straps à backpack la bonbonne de feu votre typographie de titres
C'est quand que je reviens à moi jamais.

Au fond du couloir je m'assois ici même si c'est l'heure d'y aller
J'ai choisi la meilleure place je le sais
Au quatrième étage un vieux couple de jeans et Doc Martens
Lui lit *le meilleur du chat*
elle *la langue au chat*
et ils rient.

Notice biobibliographique :

Catherine Anne Laranjo est une vague qui pratique le métier de respirer et l'entreprise d'aimer à Montréal et ailleurs (aussi elle traque toujours un peu la vie-poésie, qui la trouve sans cesse en retour).